

# JOURNÉES DU MATRIMOINE

AVEC LE COLLECTIF H/F



Dès 1839 le musée d'Orléans (inauguré en 1825) ouvre ses collections aux femmes en achetant à la **peintre militante Aimée Brune-Pagès** son *Étude de femme*, tableau de grand format s'aventurant sur le terrain de la peinture d'histoire réservée aux hommes. Depuis, le musée n'a cessé de faire entrer dans ses fonds des œuvres de femmes afin de mieux souligner ces destins singuliers de l'histoire de l'art souvent laissés hors des manuels.

**AMÉLIE COGNIET**

**ELISABETH VIGÉE-LE BRUN**

Caroline Cogniet-Thévenin

**Marie Victoire Lemoine**

**Rosalie Thévenin**

ROSA BONHEUR

**MARIE D'ORLÉANS**

*Adélaïde Labille-Guiard*

**MARIANNE LOIR**

JULIE PHILIPPAUCT

Tamara de Lempicka

**JEANNE CHAMPILLOU**

Jacqueline Zay

*Thérèse Delaperche*

... ou encore **Julie Duvival de Montferrier** dont le *Bacchus enfant*, acquis très récemment grâce à un mécénat participatif !

Ces œuvres tracent tout au long du parcours un fil rouge que le musée souhaite continuer de développer pour donner accès à une histoire de l'art plus complexe, où s'imbriquent les combats artistiques et un panel d'artistes représentant la scène de chaque période. En partenariat avec le **Collectif H/F Centre-Val de Loire** et dans le cadre des **journées du mariage**, retrouvez les œuvres de ces artistes femmes présentes dans les collections !

Tulpen One est une police d'écriture de Naima Ben Ayed

## Adélaïde Labille Guiard (1749-1803)



*Portrait supposé de Marie-Jean Hérault de Séchelles (1760-1794), 1794*

**Au XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque l'on est une femme et que l'on souhaite exercer le métier de peintre, il faut être admise à l'académie de Saint-Luc.** Adélaïde Labille-Guiard l'est en 1769, aux côtés de 130 autres femmes qui cherchent à intégrer ce monde régi par la gent masculine. Elles sont si nombreuses, que cette académie est finalement fermée par l'Académie royale de peinture et de sculpture, moins encline à admettre des femmes.

Mais le talent « masculin » de Labille-Guiard, ses pastels « vigoureux » et ses peintures à l'huile réalisées « comme un homme », sont reconnus par ses pairs et lui permettent d'accéder à la prestigieuse académie en 1783. Cette année-là, celle-ci ouvre exceptionnellement quatre places aux femmes, Adélaïde Labille-Guiard et Elisabeth-Louise Vigée Lebrun font partie de ces élues.

**Adélaïde Labille-Guiard ouvre un atelier de formation ouvert aux femmes, dans la mouvance de ceux créés par Jean-Baptiste Greuze ou Jacques-Louis David, accessibles aux femmes non issues de familles d'artistes.** Jusque-là interdite aux femmes, la formation artistique, qui repose sur l'étude de corps masculins d'après nature, se développe enfin.

Durant sa carrière, l'artiste réalise de nombreux portraits, notamment pour Mesdames Victoire et Adélaïde, tantes de Louis XVI, et de la sœur de Louis XVI (Elisabeth). Mais le contexte politique l'amène à modifier sa clientèle et produire les portraits de quatorze députés de l'Assemblée nationale constituante, dont Robespierre. C'est donc en pleine Révolution française que Labille-Guiard peint le portrait de l'avocat Marie-Jean Hérault de Séchelles, alors président de l'Assemblée et co-rédacteur de la Constitution de l'An I et de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Lié à Danton et suspecté de trahison, cet homme est finalement arrêté et guillotiné le 5 avril 1794, lors de la Terreur. Malgré le danger, Adélaïde continue de peindre, mais par crainte que ses commandes royales passées ne la mènent à l'échafaud, l'artiste finit par fuir Paris avant de reprendre l'exposition de portraits au Salon de 1798 à 1800.

## Elisabeth-Louise Vigée Lebrun (1755-1842)

Si le nombre de femmes passées à la postérité est encore faible, certaines ont de leur vivant connu une notoriété qui n'a jamais cessé, comme c'est le cas d'Elisabeth Vigée Lebrun. Fille du grand pastelliste Louis Vigée, Elisabeth manifeste très tôt son talent pour le dessin. À la mort de son père, elle est prise en charge par Gabriel Doyen et reçoit les conseils de nombre d'artistes parmi les plus importants de son temps, tels Joseph Vernet ou Jean-Baptiste Greuze. Elle débute ainsi sa carrière de portraitiste à l'âge de 15 ans ! À 23 ans, elle reçoit sa première commande de Marie-Antoinette pour la réalisation de quatre portraits et devient peintre officielle de la famille royale. Grâce à la reine, elle est reçue à l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1783, dont les membres sont presque exclusivement masculins.



*Portrait de Madame Lesould, 1780*

Sans l'appui de sa protectrice et l'aura que lui vaut sa place de peintre officielle, il lui aurait été difficile d'accéder à cette consécration. **En effet, une femme n'a pas d'autre statut social que celui de son époux et le métier de Monsieur Lebrun, marchand d'art, entre en conflit avec l'accès à l'Académie.** Mais le talent d'Elisabeth-Louise fait l'unanimité et lui permet notamment d'ouvrir une école de peinture. La jeune artiste de 25 ans met ici ses talents au service de Madame Lesould, épouse en secondes nocces d'Alexis Lesould, marchand de toiles et de dentelles. Sur un fond sombre dépourvu de mobilier et avec une pose frontale, l'élégante bourgeoise se détache, vêtue d'une robe de satin prune, garnie d'une profusion de dentelles, clin d'œil au métier de son mari.

## Julie Philipault (1780-1834)

**Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, des ateliers privés de peinture avec des sections féminines se développent. Certaines femmes peintres ouvrent même le leur.** C'est le cas de l'atelier de Mme Louise Hersent, formée auprès de son mari, qui enseigne la peinture à Julie Philipault. Cette dernière réalise dans sa carrière plusieurs portraits dont deux d'entre eux lui permettent d'obtenir une médaille aux Salons de 1814 et 1817. Pourtant la critique est plus forte et le droit d'entrée au Salon est plus élevé que pour les artistes masculins !

**La féminisation de ce métier n'est pas encore pleinement intégrée et il n'est pas rare que certains tableaux soient attribués à des hommes plutôt qu'à des femmes.** Le portrait de Mme Calès n'a retrouvé son attribution que récemment. Il n'est pas rare, lorsque le nom de l'artiste est oublié, qu'il soit attribué à des artistes célèbres de la même période, comme ici Jacques-Louis David, figure-clé de la Révolution.

Ce portrait représente Madame Calès occupée à observer et inventorier des plantes (ici une fleur de la famille des mauves) dans son jardin d'hiver. Il s'agit d'un loisir très en vogue à cette époque, popularisé par la publication d'ouvrages de botanique de Charles Linné avec des gravures de Redouté, peintre du Muséum national, dont la traduction du latin vers le français est réalisée par Jean-Marie Calès, le mari de cette femme passionnée.



*Portrait de Marie-Sylphide Calès, née Chardou, entre 1800 et 1805*

## Marie d'Orléans (1813-1839)

**Une figure féminine du XIX<sup>e</sup> siècle marque tout particulièrement l'histoire de la ville d'Orléans et celle du musée : la princesse et sculptrice Marie d'Orléans.** À son époque, la sculpture est un univers très masculin, encore moins conventionnel pour une princesse ! Mais dès 1834, Marie pratique le modelage avec un penchant affirmé pour les sujets littéraires et issus de l'histoire médiévale. Sa découverte de Jeanne d'Arc est une révélation ; la Pucelle va devenir la figure de prédilection de la jeune sculptrice romantique Ary Scheffer a portraituré la princesse dans son atelier, non pas en aristocrate mais en artiste autravail, au milieu de ses œuvres.. Propser Lafaye de son côté représente le cabinet néogothique qu'elle fait aménager aux Tuileries par Théodore Charpentier, avec au centre l'une de ses sculptures les plus emblématiques, *Jeanne d'Arc pleurant à la vue*

*d'un Anglais blessé*, dont la reine Marie-Amélie a offert à Orléans l'une des épreuves restées dans la famille à la mort de la jeune artiste. En 1836, elle crée pour les galeries historiques de Versailles sa *Jeanne d'Arc en prière*. Pour la réaliser, elle fait de nombreuses recherches documentaires.

Cette sculpture, inaugurée après la mort de la princesse, connaît une diffusion considérable, notamment grâce à l'édition de petits bronze. À la mort de la jeune princesse en 1839, et en remerciement de la ferveur témoignée par les Orléanais lors de la traversée du cercueil en direction de Dreux, le roi Louis Philippe offre à la ville le premier tirage en bronze grandeur nature de la *Jeanne d'Arc en prière*, visible encore aujourd'hui sur le parvis de l'Hôtel Groslo.

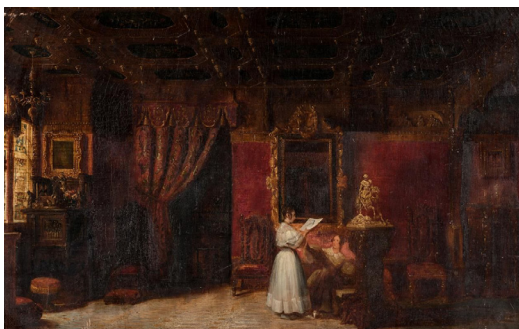
**Ses représentations de Jeanne d'Arc sont habitées par un sentiment religieux et une profonde humanité qui renouvellent complètement l'iconographie johannique.**



*Jeanne d'Arc pleurant à la vue d'un anglais blessé, 1834-1835*



*Buste de Jeanne d'Arc, 1840*



*Prosper Lafaye  
Le salon de Marie d'Orléans  
aux Tuileries, 1838 (vers)*